

# HISTORIOGRAPHIE DU NÉOLITHIQUE

## PARTIE I

Jean Guilaine

Ceci n'est pas une conférence car dans une conférence, l'orateur, habituellement, essaie de séduire le public en étant le plus brillant possible. Ce n'est donc pas une conférence. Ce n'est pas non plus un cours, dans la mesure où un cours est quelque chose de construit, et ce n'est pas non plus un séminaire, c'est-à-dire un petit exposé qui donne lieu à un débat avec le public. Ça sera plutôt une série de réflexions à bâtons rompus sur ce sujet qu'est l'historiographie du Néolithique. Je suivrai un ordre chronologique bien entendu, mais il y aura des va-et-vient entre des choses récentes et des choses anciennes.

### **Une histoire planétaire**

Cette leçon est consacrée à la question de l'historiographie du Néolithique qui, d'une certaine façon, reste encore à faire. Comment cette période, qui a vu l'implantation de l'agriculture dans le monde à partir de quelques berceaux, de quelques épïcètres (diapositive 1), a pu être pensée, expliquée, par les archéologues, mais aussi peut-être par des gens d'autres disciplines, parce que le Néolithique est un espace chronologique qui intéresse les archéologues, mais qui intéresse aussi les botanistes, les zoologues, les psychologues, les historiens tout court, les historiens des religions, etc. Comment, au fond, a pu être pensée cette période, lorsque la discipline préhistorique s'est mise en place et lorsqu'elle s'est progressivement développée ? Sur ce point, ma focale peut varier. On peut aborder des questions théoriques très générales, mais les exemples présentés seront essentiellement puisés dans le monde méditerranéen et le monde européen.

On va faire d'abord un petit commentaire de carte. C'est une carte tirée de Peter Bellwood, un peu remaniée pour les chronologies, qui présente les principaux foyers du Néolithique dans le monde. Le Néolithique n'est pas un phénomène qui est né en un seul point du monde, comme on l'a cru à un moment, qui s'est développé et réparti à partir de là, mais c'est une série d'expériences autonomes, différentes les unes des autres, et qui ont pu émerger dans un certain nombre de points de la planète. Celle qui va nous intéresser directement dans cette leçon, évidemment, c'est le Proche-Orient, qui voit l'apparition des premières plantes

cultivées (orge, blé, légumineuses) vers 9000-8000 avant notre ère. Sur la carte, on se rend bien compte qu'en fait cette zone du Proche-Orient est l'épicentre du Néolithique le plus ancien connu. Il y a évidemment aussi la Chine avec le riz et le millet, vers 8000-6000 avant notre ère et le Mexique (avocat, haricot, maïs), vers 8000-3000 avant notre ère. Ce sont les trois gros pôles, en quelque sorte. Il y a aussi, un peu plus récemment peut-être, la région andine (piment, pomme de terre, maïs probablement), vers 5000-3000 avant notre ère. Le manioc, avec un point d'interrogation, pour l'Amazonie, car on ne connaît pas exactement sa zone de domestication. Une sorte de foyer secondaire se trouve dans l'Est des États-Unis, nettement plus récent, et puis il y a ces cas un peu particuliers que sont la Nouvelle-Guinée (banane, vers 6000-5000 avant notre ère) et puis l'Afrique sub-saharienne, qui elle est plus tardive (mil, riz africain, sorgho vers 3000- 1000 avant notre ère). Voilà à peu près les lieux de naissance du Néolithique. Il n'y a donc pas une néolithisation dans le monde mais il y a des néolithisations, et ces néolithisations sont indépendantes, elles sont autonomes les unes des autres.

## **Les hypothèses des botanistes**

C'est là qu'on en arrive à l'historiographie : quelle est la chronologie historique, récente, qui a permis d'individualiser ces divers foyers ? Les botanistes y réfléchissent au moins depuis le XIXe siècle, sinon avant. Les botanistes ont une méthodologie intéressante, puisqu'ils ont en fait cartographié les zones de présence des espèces sauvages et ils se sont dit : « Là où cette espèce sauvage a sa plus forte densité, c'est, grosso modo, l'endroit où a eu lieu la domestication de l'espèce ». Sur cette base, il y a des gens, comme Augustin Pyrame de Candolle, qui déjà au XIXe siècle ont repéré que la Chine et l'Amérique centrale pouvaient être des lieux de domestication des plantes. Mais il y a eu beaucoup de débats, comme par exemple autour des travaux de Nicolas Vavilov qui a fait un très gros travail de localisation des plantes sauvages à travers le monde et qui a défini de probables foyers de domestication. Il en voyait un notamment dans la corne de l'Afrique, dans la région qu'on appelait à l'époque l'Abyssinie, aujourd'hui l'Ethiopie, foyer qui n'a pas été retenu par la suite. L'idée que ces foyers sont autonomes n'a pas toujours été de mise. Ainsi, quand André Leroi-Gourhan a publié dans les années 1960 la première version de *La Préhistoire*, dans la collection Clio, Gérard Bailloud, à qui il a confié le soin de parler du Néolithique mondial, considère qu'il n'y a que deux foyers, le Proche-Orient et l'Amérique. Autrement dit, pour lui, le foyer chinois

n'existait pas. On ne pensait pas encore à cette époque que le foyer chinois pouvait être autonome, on pensait qu'il y avait eu une sorte de diffusion des connaissances depuis le Proche-Orient vers l'Est. C'est probable pour le blé, bien entendu, mais il n'empêche que vous avez en Chine un foyer autonome qui concerne le millet et le riz, dans cette zone. Le foyer, par exemple, de Nouvelle- Guinée, on l'a ignoré jusqu'aux années 1950-1960. L'Afrique, c'est un peu plus compliqué, parce qu'il y a eu un peu une sorte de mirage africain. Pendant longtemps, on a pensé que le Sahara pouvait être un foyer de domestication, et on a considéré que l'Afrique pouvait être un pôle important de naissance du Néolithique. En fait, on se rend compte aujourd'hui que la situation est très ambiguë, parce que l'Afrique est un des continents où la céramique apparaît très tôt. C'est un continent où il y a peut- être eu, c'est un débat qui existe encore aujourd'hui, un foyer de domestication du bœuf, mais, pour ce qui concerne l'agriculture, c'est un foyer qui est relativement tardif, puisque les espèces qui ont été domestiquées en Afrique, le mil, le riz africain, le sorgho surtout, ces domestications ne le sont pas avant le troisième, peut-être même le second, millénaire avant notre ère.

### **Au Proche-Orient : un ou des pôle(s) ?**

S'il n'y a pas eu qu'un unique lieu d'apparition du Néolithique, le nombre de foyers de naissance de l'agriculture à travers le monde est, cependant, finalement limité. À partir de ces épïcêtres, l'agriculture s'est, tantôt rapidement, tantôt plus lentement, diffusée vers des périphéries de plus en plus lointaines. La ligne rouge visible sur la carte [[diapositive 1](#)] c'est la ligne de démarcation, en gros, de l'agriculture préhistorique. Vous vous rendez compte que certaines régions ne sont pas touchées : elles le seront plus tardivement, voire ne le seront jamais. Les flèches noires donnent, grosso modo, les axes de diffusion à partir de ces divers épïcêtres vers leurs périphéries. C'est le foyer proche-oriental qui nous intéressera ici plus directement dans la mesure où c'est lui qui est à la base de la néolithisation de l'Europe.

Ainsi, est-ce que dans les zones qui sont considérées comme des pôles d'émergence il y a vraiment, à l'intérieur d'une même zone, une région précise dans laquelle a pu se réaliser la domestication ; ou est-ce que dans une zone, qui est relativement vaste à chaque fois, il y a plusieurs endroits, plusieurs lieux qui interviennent ? Autrement dit, à l'intérieur de chaque épïcêtre, est-ce qu'il y a une zone clé, une zone nucléaire, ou est-ce qu'il y a plusieurs zones nucléaires qui évoluent simultanément ?

Il n'est pas interdit de penser qu'au Proche-Orient même il y ait eu plusieurs épïcêtres, c'est-

à- dire qu'à l'intérieur du gros épicode du Proche-Orient, il y ait eu plusieurs régions de cette partie du monde qui aient concomitamment avancé dans la voie menant vers des configurations et des sociétés de type néolithique. C'est d'ailleurs ce qu'on retrouve dans l'historiographie. Dans les années 1950, on enseignait que Jéricho [diapositive 2], dans le Levant sud, était le berceau du Néolithique. Pourquoi ? Parce que, à ce moment-là, il y avait Kathleen Kenyon qui fouillait à Jéricho. Elle avait repris les vieilles fouilles de John Garstang et elle avait mis en évidence une stratigraphie assez extraordinaire, très étirée, où il y avait, à la base, de l'Épipaléolithique (ce qu'on appelle le Natoufien, les derniers chasseurs-cueilleurs) et ensuite, au -dessus, il y avait de très gros niveaux qui appartenaient à un Néolithique précéramique. C'est elle qui a proposé cette distinction entre un niveau Néolithique précéramique A, caractérisé en particulier par des maisons circulaires et, à Jéricho, par cette grande tour et ce rempart, et ensuite ce précéramique B, caractérisé par des maisons quadrangulaires. Et entre le Natoufien et ce premier précéramique A, on rencontrait ce qu'on appelle le Khiamien, une période mal connue et qui voit le développement des premières pointes d'El Khiam qui dureront ensuite dans le PPNA. Donc, dans les années 1950 c'est Jéricho qui, d'une certaine façon, par sa nouveauté, introduisait, à partir d'une stratigraphie détaillée, une vision qui pouvait prétendre démontrer que le Néolithique était bien identifié là et que, peut-être, il s'agissait d'un épicode. Mais il faut toujours resituer ça dans l'histoire de la discipline : dans la première moitié du XXe siècle, la figure emblématique du Néolithique, c'était Gordon Childe, mi-australien mi-anglais, et Childe n'était pas très chaud pour considérer qu'il pouvait exister des Néolithiques sans céramique. Pour lui, le Néolithique, ça marchait avec la céramique. Donc, les propositions de Kenyon, à ce moment-là, étaient nouvelles.

Mais dès cette époque, d'autres chercheurs fouillaient ailleurs, bien entendu. Robert Braidwood avait ainsi commencé des fouilles sur le site de Jarmo, mais aussi d'autres sites dans la zone des hautes vallées du Tigre et de l'Euphrate, qui montraient qu'il existait peut-être là une domestication précoce des moutons et des chèvres. L'idée qu'il pouvait y avoir, à l'intérieur du grand épicode proche-oriental, des zones diverses qui intervenaient dans la néolithisation, commençait donc à se faire jour. Donc on a commencé par le Levant sud, ensuite on a parlé du Zagros. Ensuite, grâce aux fouilles américaines, notamment celles d'Andrew Moore à Abu Hureyra sur l'Euphrate, celles ensuite de Jacques Cauvin et de son

équipe à Mureybet, plus tard encore celles de Danièle Stordeur à Jerf el Ahmar, l'attention fut attirée sur l'Euphrate moyen. Si vous lisez le livre de Cauvin paru en 1994, vous voyez qu'il accorde une grande importance au Levant Nord : d'après lui, c'est une zone pionnière dans l'avancée vers la domestication par rapport au Levant sud. Après la guerre, dans ces régions, la Préhistoire a surtout été faite en Israël, parce que le pays était plus moderne, qu'il avait plus de moyens financiers et donc il y avait une recherche très forte dans le Levant Sud. À partir du moment où des gens se sont intéressés au Levant Nord et ont montré que cette zone était peut-être plus pionnière, plus avancée dans la néolithisation, ça a posé des problèmes de type idéologique, parce que les Israéliens ont peut-être un peu mal vécu qu'on leur prenne le leadership, si on peut dire, de l'avancée vers le Néolithique. Braidwood, Stuart Campbell et d'autres avaient commencé à fouiller plus au Nord, en Turquie, dans les très hautes vallées. Mais ce sont surtout les Allemands qui ont travaillé dans cette zone, en particulier avec le site exceptionnel exploré par Klaus Schmidt à Göbekli Tepe. Si on se place du point de vue de l'histoire de la recherche, on voit bien comment, au gré des découvertes, l'œil se rive tantôt sur un secteur, tantôt sur un autre. Finalement, c'est le point de vue qui prévaut actuellement, il y a probablement dans la sphère de la néolithisation plusieurs zones qui ont évolué simultanément, ont marché parallèlement pour aboutir aux sociétés néolithiques que nous connaissons.

Le mouvement de balancier continue d'ailleurs et le Levant Sud reprend du poil de la bête, si l'on peut dire, avec les travaux menés à Chypre, qui est en prise avec le continent depuis fort longtemps (dès le PPNA, le Néolithique précéramique A, sinon avant), ou ceux de chercheurs britanniques, en particulier des archéobotanistes, qui disent qu'au fond, les plus anciennes céréales domestiques qu'on connaisse sont dans le Levant Sud. Les choses sont donc très compliquées, elles évoluent, elles peuvent varier au gré des publications les plus actuelles et il est très difficile de dire qu'au Proche-Orient les choses se sont passées dans tel endroit ou tel endroit. Il semble que, concomitamment, plusieurs secteurs aient progressé parallèlement vers le Néolithique.

Retenez aussi que ces choses-là pouvaient et peuvent encore entraîner des frictions d'ordre idéologique, voire nationaliste et politique et que le caractère forcément international de cette recherche à forts enjeux donne lieu parfois à des tensions entre chercheurs, voire entre pays. Après cette petite digression, venons-en au sujet lui-même.

## Un domaine à défricher

Hormis les synthèses que l'on peut trouver au plan national ou régional, une histoire du Néolithique au plan français et européen est une chose qui reste à faire.

Il est vrai que le Néolithique a moins tenté les historiens que le Paléolithique. Si vous regardez quelque bons livres qui sont sortis récemment, par exemple *La France préhistorienne* d'Arnaud Hurel publié en 2007, l'ouvrage de Nathalie Richard *Inventer la Préhistoire* en 2008, ou celui un peu plus ancien de Noël Coye, *La Préhistoire en parole et en acte* en 1998, l'histoire de la Préhistoire se résume souvent à l'histoire du Paléolithique, le Néolithique n'est guère traité. Ce n'est pas vraiment dérangeant, car je considère que le Néolithique, ce n'est pas de la Préhistoire, c'est déjà de la Protohistoire. La période a été raccrochée à la Préhistoire dans la mesure où c'est la continuation d'un Age de la pierre et que, d'un point de vue technique, on peut comprendre cette chose-là. Mais si on se place d'un point de vue économique et social, à partir du moment où l'on a des sociétés qui deviennent des communautés rurales, on se trouve aux racines mêmes du monde historique et, à ce titre-là, on peut penser qu'on est déjà dans de la Protohistoire ; il n'y a pas de rupture entre le Néolithique et l'Age du Bronze. On peut toujours dire : « Mais est-ce qu'il ya une rupture entre le Paléolithique et les derniers chasseurs cueilleurs, et le Néolithique? ». Non, dans les zones d'épicentre, parce que là ce sont des sociétés indigènes autochtones qui ont muté sur place et qui sont devenues d'autres sociétés. Mais dans les zones où le Néolithique a été importé, la rupture existe au point de vue économique, et probablement aussi social. Quoiqu'il en soit, l'histoire du Néolithique est quelque chose qui reste à faire.

Peut-être aussi, si on reste dans le cas de la France, peut-on dire que cette situation est due au fait que le décollage scientifique du Néolithique y est récent. On peut dire en effet qu'il a démarré, grosso modo, vers 1950, après la deuxième Guerre Mondiale. Il y a bien sûr eu d'excellents chercheurs auparavant, mais la professionnalisation ne s'est réellement réalisée qu'à partir de la deuxième Guerre Mondiale, avec le CNRS et, plus tardivement, avec les universités, qui ont longtemps été un peu à la traîne au niveau de l'enseignement du Néolithique. Donc on jouait sur un certain handicap, contrairement aux universités anglo-saxonnes, anglaises en particulier, qui ont produit de brillantes synthèses sur le Néolithique à partir de la fin du XIXe siècle, et surtout pendant la première moitié du XXe siècle. Les Français étaient compétents en Paléolithique et mauvais en Néolithique, et les Anglais c'était

l'inverse, pour caricaturer.

Le fait qu'il n'y ait pas d'historiographie du Néolithique vient aussi peut-être du fait que nous jouons sur des périodes récentes, sur des périodes de courte durée par rapport à l'immensité des temps paléolithiques. Pour les temps paléolithiques, l'historiographie met en jeu des problèmes plus larges : changements climatiques, fauniques, etc., problème liés à l'évolution de l'espèce humaine sur de très longs millénaires. Maintenant on a sans doute suffisamment de recul pour commencer à réfléchir sur une historiographie du Néolithique, et on ne peut qu'encourager les étudiants à prendre de tels sujets.

Alors, évidemment, il n'est pas possible dans le cadre de cette présentation d'embrasser la totalité du sujet : il nous faudra prendre une sélection d'exemples, sur lesquels portera assez régulièrement un jugement très personnel. Nous portons tous nous, archéologues, l'ambiguïté de la profession, c'est-à-dire que nous sommes des hommes ou des femmes de terrain, nous sommes appelés à réfléchir d'abord sur des faits ponctuels qui sont localisés dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire qui ont, au départ, un intérêt local ou régional, dans la mesure où ils s'insèrent dans un déroulement chrono-culturel donné. Mais évidemment, on n'échappe pas aux mécanismes de réflexion qui insèrent ces données dans des processus plus généraux, processus historiques, sociaux, économiques, etc. L'intérêt de l'archéologie n'est pas de se noyer dans le détail, mais de déboucher sur une vision plus générale du comportement de l'Homme, aussi diverses que soient les traductions matérielles de ses productions. Cela veut dire que l'archéologue est obligé de fluctuer en permanence, du particulier au général et vice versa, du concret au théorique, du matériel à l'immatériel<sup>1</sup>.

## **Longtemps : le poids des chronologies basses**

La méthode de datation par le radiocarbone a été inventée en 1950 par Wilard Frank Libby aux États-Unis. Pendant un certain nombre d'années, nous, les archéologues, avons vécu sur des chronologies relatives. Pour déterminer, pour définir des cultures, on n'avait que des chronologies relatives. De sorte que tout ce qui concerne l'historiographie du Néolithique jusqu'aux années 1950, voire 1960, le temps que le radiocarbone arrive sur le marché et

---

<sup>1</sup> « Moi-même d'ailleurs, c'est ce que j'ai fait tout au long de ma carrière: j'ai fait évidemment des monographies hyper pointues, un peu casse-tête d'ailleurs, puisque les matériaux, on les sort de terre, on est payés pour ça, il faut les livrer à la collectivité. Mais à coté de ça, j'ai fait des ouvrages beaucoup plus généraux, je me suis extirpé un peu de ce coté en quelque sorte « les yeux rivés sur le document » pour réfléchir sur des questions plus générales. J'ai commencé à travailler dans les années 1950, j'étais tout jeune ».

devienne, en quelque sorte, banal pour les archéologues, jusque vers 1950-1960 donc, nous avons vécu sur des chronologies imparfaites. Un exemple particulier va nous permettre de bien comprendre à la fois la façon dont ces chronologies relatives étaient construites et le poids qu'elles ont fait peser ensuite sur l'évolution -ou la stagnation- de la discipline [diapositive 3].

Pour la Troade, l'Anatolie occidentale, la Grèce, la Macédoine, les steppes, etc., le bassin du Danube, la vision de Childe figure dans *L'Aube de la civilisation européenne*, ouvrage publié en 1925 mais régulièrement réédité et sorti en France en 1949. À cette époque, on ne pouvait pas dater, on ne disposait pas des méthodes de datation absolue, donc on faisait du comparatisme, céramique évidemment, les éléments qui sont les plus abondants dans les habitats néolithiques. On avait une belle stratigraphie de référence depuis les fouilles de Heinrich Schliemann à Troie, stratigraphie revue ensuite par Wilhelm Dörpfeld. À cette stratigraphie de base -avec ses fameuses villes superposées- prise comme modèle, il fallait raccrocher la néolithisation de l'Europe. Que faisait Childe ? Childe observait, par exemple, que certaines céramiques de Kumtepe, un site près de Troie un peu plus ancien, ressemblaient à des céramiques de Sesklo, site considéré à cette époque comme le modèle du premier Néolithique grec. Il les mettait en parallèle. Pour Troie, on savait qu'on pouvait placer le Mycénien vers 1500/1400 avant notre ère. A partir de là, de manière un peu régressive, on remontait le cours du temps, et puis les chronologies devenaient tellement flottantes qu'on ne mettait plus de date. On comparait le premier Néolithique grec avec le plus ancien Néolithique connu à l'époque en Anatolie. Vous voyez les compressions que ça donnait, des anachronismes assez épouvantables, comme le montrent d'ailleurs parfaitement les corrections de cette stratigraphie théorique faites ensuite par Colin Renfrew qui, avant de s'intéresser aux Indo-européens, a été un excellent archéologue du Néolithique. Dans sa première « période », avant qu'il ne s'intéresse à des problèmes linguistiques, génétiques, etc., il a remis de l'ordre en quelque sorte dans la chronologie du Néolithique européen. D'après Childe, comment se présentait l'évolution du Néolithique balkanique en chronologie relative? Néolithique ancien : 3500 avant notre ère ; ensuite Néolithique récent : 3000-2700. Les corrections qui ont été faites ensuite, à partir du moment où on a eu le radiocarbone, montrent un cadre totalement différent. D'abord au niveau de l'étalement chronologique, qui devient beaucoup plus grand, mais également au niveau des comparaisons entre les cultures. On a ainsi identifié un Sesklo plus ancien, appelé proto-Sesklo, vers 6500/6000. Vous voyez qu'il n'y a pas de comparaison possible : 3500 pour



le début du Néolithique pour Childe, aujourd'hui 6500. Grâce au radiocarbone, on a vieilli de trois millénaires (3500 à 6500) tout d'un coup pour le Néolithique. C'est la même chose qui s'est passée pour le mégalithisme d'Occident.

## **Cartes chronologiques : de Childe à Bailloud**

Refaisons un peu d'historiographie. Cette photo [[diapositive 4](#)], qui est assez amusante, a été prise durant un colloque organisé à Narbonne en 1970. On y voit Gérard Bailloud, qui est là, avec son épouse. Vous avez aussi Gabriel Camps, Henri Duday, Max Escalon de Fonton, Jean-Louis Roudil, Jean Courtin, Jean Vaquer, Frédéric Bazile, Jean Abelanet, Louis Méroc, le directeur des Antiquités de la région de Toulouse, Jean Clottes, Michel Lorblanchet, Georges Simonnet, Georges Costantini. Mais c'est de Bailloud que je veux vous parler [[diapositive 5](#)]. Bailloud a publié en 1955 un ouvrage qui a fait date dans l'histoire du Néolithique français, *Les civilisations néolithiques de la France dans leur contexte européen*, avec Pierre Mieg de Boofzheim. En fait, c'est Bailloud qui a pratiquement tout fait, Mieg de Boofzheim a mis au net les planches traitées au crayon par Bailloud.

Ce qui est intéressant, c'est de voir comment l'esprit des gens fonctionne, mécaniquement si on peut dire. Si vous regardez *L'Aube de la civilisation européenne* de Childe, à la fin de l'ouvrage, il y a toute une série de cartes au fil du temps, où il a présenté la chronologie qui était celle de l'époque, une chronologie relative. Il a représenté diverses cartes de l'Europe avec l'évolution des cultures, leur agencement territorial, etc. Bailloud a fait exactement la même chose : sur un espace plus réduit, la France dans le contexte occidental, il a essayé de faire ce que faisait Childe. Ce qui nous intéresse ici, c'est la chronologie. Il a bien vu évidemment qu'il y avait deux zones, deux portes d'entrée du Néolithique en France, d'une part la voie méditerranéenne avec ce qu'on connaissait à l'époque de plus ancien, le Cardial, et d'autre part le Rubané, qui est la voie qui passe par le Danube. Il y a une espèce de prise en tenaille de l'Europe par deux courants qui amènent le Néolithique jusqu'en Occident. La période 1, le plus ancien Néolithique, est datée vers 2600 avant notre ère [[diapositive 6](#)]. Le Cardial, aujourd'hui, c'est entre 5500 et 5000. Au début du Néolithique moyen : Chasséen ancien, vases à goulot carré, Almérien (en gros premier Néolithique à céramique lisse), mais aussi des persistances du Cardiales. Ça, c'est un autre problème parce qu'on n'arrivait pas à concevoir que les céramiques, qui donnaient une identité à certaines cultures, pouvaient disparaître à un moment donné pour laisser la place à d'autres cultures avec d'autres morphologies

céramiques. On pensait souvent, ça c'est une vieille habitude développée particulièrement en Espagne par Pedro Bosch-Gimpera, qu'à partir du moment où une culture arrivait avec ses caractères céramiques, cette culture durait, traversait le temps, et puis une autre culture arrivait mais elle n'éliminait pas forcément la précédente, la précédente continuait de vivre et la nouvelle venait en quelque sorte se juxtaposer à elle. Donc vous avez là un anachronisme qui est tout à fait patent.

Il y a eu aussi un débat au début des années 1950 entre Luigi Bernabò Brèa et Stuart Piggott. Bernabò Brèa avait fouillé la grotte des Arene Candide en Ligurie, c'est la première fouille qui a montré en Méditerranée occidentale que le Néolithique pouvait faire l'objet de subdivisions stratigraphiques, correspondant évidemment à des subdivisions culturelles. Piggott était professeur à Edinbourg, il était élève de Childe. Lui ne croyait pas à ça et pensait au contraire qu'il pouvait y avoir des persistances. Pour Bernabò Brèa, quand les groupes à céramique imprimée (Cardial, ...) disparaissent, d'autres groupes, comme celui des Vases à bouche carrée, arrivent, mais la culture précédente est complètement abolie et on assiste à un nouveau développement. Donc il y a eu un grand débat sur ce sujet. C'est Bernabò Brèa qui avait raison sur ce point-là.

Continuons à passer en revue la carte de Bailloud. La carte précédente c'était 2200 avant notre ère : aujourd'hui, 2200 c'est la fin du campaniforme, la fin du Chalcolithique.

Ici, l'Europe occidentale au début de la période 3 [[diapositive 7](#)] vers 2000 avant notre ère, c'est toujours le Néolithique. Aujourd'hui, c'est le début du Bronze ancien. Évidemment, pas de C14 donc pas de datations absolues, donc des découpages chronologiques très compactés. D'ailleurs, c'est très difficile de s'y retrouver quand on a des choses très compactées, parce qu'on peut faire des anachronismes beaucoup plus qu'on ne le croit. Plus on tasse, plus on crée des anachronismes... À la période 3 [[diapositive 8](#)] vers 1700 avant notre ère -1700 aujourd'hui, c'est un Bronze ancien, presque évolué- là, Bailloud mettait les groupes mégalithiques du Midi et des Pyrénées, les campaniformes (caliciformes), le groupe Seine-Oise-Marne, les groupes mégalithiques atlantiques. Là, il y a un anachronisme terrible. Vous savez que les premiers mégalithes, des dolmens essentiellement, démarrent vers 4300/4200 en Bretagne. Mais on ne disposait pas encore de ces datations. Il a fallu que Pierre-Roland Giot arrive avec les datations de l'Ile de Carn et de Barnenez pour qu'on modifie complètement la chronologie, mais quand Bailloud écrivait, ce n'était pas le cas. Vous voyez comment les groupes mégalithiques sont considérés comme tardifs. Et enfin la période 4, vers 1500 avant notre ère [[diapositive 9](#)] :

aujourd'hui, on est dans le Bronze moyen ; là [pour Bailloud], on est dans le Bronze ancien, El Argar, civilisation du Rhône, tumulus, etc. Mais encore des sortes de reliquats. Par exemple, le groupe Seine-Oise-Marne, Argenteuil I, Vienne-Charente, on le mettait vers 1500, alors qu'aujourd'hui c'est entre 3300 et 2800. Autant d'exemples donc qui montrent les anachronismes auxquels donnait lieu l'utilisation des chronologies relatives sans le C14.

## **La révolution du radiocarbone**

Une anecdote permet de bien comprendre la situation : « En 1963, je venais d'entrer au CNRS et j'étais allé fouiller avec Max Escalon de Fonton, qui était mon patron, à l'abri de Montclus dans le Gard, qui est un site important pour le Mésolithique et aussi pour le Néolithique (Cardial et Épicardial). J'étais le seul fouilleur, c'était la fouille familiale. Je fouillais, on mettait les sédiments dans des couffins, un collègue venait récupérer les couffins et les amenait au tamis où mon épouse et l'épouse de Max Escalon de Fonton tamisaient. Escalon lui supervisait de très loin. Je me souviens, je fouillais les niveaux du Néolithique ancien, il y avait très peu de céramique et beaucoup de flèches, ces fameuses flèches de Montclus qu'Escalon a défini à cette époque-là. Pour moi, c'était une expérience intéressante. La Baume de Montclus, ce n'est même pas un abri, c'est un pied de paroi, c'est presque vertical, et ça fait à peine abri. Évidemment, ça me donnait des idées, je me disais : « Quand je reviendrai dans mon Languedoc natal, je vais essayer de trouver des pieds de paroi ». J'ai eu une certaine chance, car dès que je suis rentré je suis allé dans les Corbières où je connaissais un abri, l'abri Jean Cros, au bord d'une petite route départementale. J'y ai fait un sondage. Après avoir enlevé un peu de terre, j'ai commencé à trouver des coquilles d'escargot et des flèches qui étaient à peu près identiques à celles que j'avais récoltées quelques semaines auparavant chez Escalon. Je prélève du charbon et je me dis : « Je vais faire dater », j'ai donc fait dater cet horizon du Néolithique ancien. À l'époque, j'avais envoyé les échantillons à Mme Georgette Delibrias qui était la directrice du Centre des faibles radioactivités à Gif-sur-Yvette. À cette époque, il n'y avait qu'un seul laboratoire qui commençait à faire du C14. Après il y a eu Monaco, Lyon, mais au début il n'y avait que Gif-sur-Yvette. Et Pierre Roland Giot, qui venait de faire faire d'excellentes datations sur des mégalithes bretons, était mon parrain de recherches au CNRS. Quand vous faites faire une datation radiocarbone, on vous demande quel est, grosso modo, l'âge de la datation pour que les ingénieurs puissent caler leurs machines. Gros dilemme. Je me suis basé sur la chronologie de Bailloud: il datait le

Néolithique ancien vers 2600, j'ai donc dit 4500 BP. Coup de fil de Mme Delibrias quelque temps après, qui me dit "il y a un problème quelque part, ce que je trouve a 2000 ans de plus". Effectivement, elle trouvait 6600 BP. Je me souviens à l'époque j'ai publié ces datations dans la revue *Archivo de prehistoria levantina* qu'éditent nos collègues du musée de Valencia, "Datations C14 d'un gisement néolithique du Sud de la France", article dans lequel je dis que le Néolithique ancien cardial ou paracardial est beaucoup plus ancien que ce qu'on pensait. On commençait à prendre en compte, et Giot le faisait superbement en Bretagne, la distorsion qui existait entre ce que nous proposaient les chronologies relatives traditionnelles et ce que nous proposait le C14. D'ailleurs, les controverses que le C14 a engendrées, vous n'en avez pas idée parce qu'aujourd'hui c'est rentré dans les mœurs, mais il y a eu des règlements de comptes terribles entre préhistoriens, entre ceux qui croyaient au C14 et ceux qui n'y croyaient pas. J'y reviendrai d'ailleurs, parce que c'est intéressant du point de vue de l'historiographie.

Donc période sans C14 : chronologie relative. À l'échelle de la génération d'un fouilleur, même si aujourd'hui le problème se pose moins, on peut avoir connu plusieurs systèmes chronologiques et certains ont donc dû s'adapter au fur et à mesure de la progression de la recherche à ces divers systèmes. Mais parallèlement, si on sort du point de vue purement technique, les mises en perspectives historiques des données ont varié, les interprétations ont varié, le radiocarbone a parfois un peu perturbé aussi et a engendré de nouvelles erreurs conceptuelles.

## **Revendications autochtonistes**

En 1955-1960, on vivait encore, toujours sous l'influence de Gordon Childe, sur des schémas diffusionnistes : la culture, la civilisation néolithique émerge à l'est, au Proche-Orient, puis se transmet progressivement à l'Europe par la voie de la Méditerranée ou par la voie du Danube. On était fortement diffusionnistes. Pour Childe, la néolithisation de l'Europe se construit selon un éclairage qui puise son origine au Proche-Orient. Ces vues ont été contestées dans le courant des années 1960-1970, pour plusieurs raisons. À partir du moment où on s'est aperçu que le radiocarbone pouvait donner la clé de certaines questions et pouvait permettre de mieux approcher la chronologie réelle, on a fait faire beaucoup de datations radiocarbone. Le problème, c'est que si certaines étaient correctes, d'autres étaient un peu folles : on a ainsi eu des datations en Occident qui étaient plus anciennes, plus vieilles, que ce que l'on trouvait par

exemple pour les premiers groupes à céramique imprimée d'Orient, ceux notamment de la côte sud de la Turquie et du Liban. Alors évidemment, parmi les gens qui croyaient au C14, un certain nombre d'entre eux lui portaient une confiance absolument aveugle et n'ont pas voulu voir qu'il pouvait y avoir des erreurs, des mélanges, des perturbations diverses qui trahissaient la valeur des dates. Les quelques dates hautes -on pourrait en citer d'ailleurs pour le Midi de la France et la Péninsule ibérique- étaient suffisantes pour les gens qui voulaient se dégager du carcan que pouvait représenter le Proche-Orient, car on était au fond des "colonisés" du Proche-Orient ; c'est un vieux débat, orientalistes contre occidentalistes. Les gens qui obtenaient des dates hautes pensaient qu'ils avaient des dates sur lesquelles on pouvait se baser et disaient : "Mais au fond, on ne doit rien au Proche-Orient". D'où toute cette vague, dans les années 1970, qui a essayé de montrer que, éventuellement, le Néolithique pouvait avoir émergé en Europe sans contact réel ou forts avec le Proche-Orient, comme si les civilisations indigènes de chasseurs- cueilleurs, les derniers Mésolithiques, avaient soit créé soit participé, plus ou moins activement, au processus de néolithisation. Dans les années 1960-1970, il y a eu une sorte de détachement vis à vis du Proche-Orient, qui a favorisé les thèses indigénistes. On a vu apparaître toutes ces publications venant de spécialistes du Mésolithique ou du Néolithique ancien pour qui, culturellement, l'Europe avait toujours été détachée du Proche-Orient et que, même s'il y avait eu des contacts, la néolithisation avait été faite par les indigènes, par les autochtones.

Cette vague autochtoniste, qui a succédé au diffusionnisme classique des années précédentes, il faut voir dans quel contexte elle se situe... L'historiographie ou les concepts en archéologie ne sont jamais complètement dégagés des concepts intellectuels plus globaux qui se déroulent à l'époque où vivent les fouilleurs qui interprètent.

Pourquoi y a-t-il eu cette vague indigéniste dans le courant des années 1960-1970 ? C'est sûr que le radiocarbone a joué, en donnant quelquefois des dates hautes pour le plus ancien Néolithique d'Occident. C'étaient des dates sur lesquelles on ne pouvait pas s'appuyer, elles ont été révisées et éliminées bien entendu par la suite, mais à l'époque, ça confortait certains archéologues dans ce sens-là. Il y avait un contexte historique plus général, au-delà de l'archéologie. On sortait des guerres coloniales, c'était l'époque de la décolonisation, et l'idée que chaque peuple avait sa propre histoire, respectable, était confortée par certains courants intellectuels de l'époque, tel le structuralisme de Claude Lévi-Strauss, en particulier : chaque culture se caractérise par des structures mentales, des mythes, des habitudes, des coutumes

propres, spécifiques et qui méritent le respect des autres. Un sentiment s'est alors développé d'autonomie de chaque culture évoluant en fonction d'une dynamique propre : en insistant dès lors sur les différences culturelles qui pouvaient exister entre diverses cultures, on était bien sûr moins sensible aux interactions, aux diagonales, aux points communs, par la force des choses.

Il ne faut pas oublier aussi que l'archéologie ne s'est réellement internationalisée, comme elle l'est aujourd'hui, qu'au cours des dernières décennies ; à cette époque-là encore, dans les années 1950 et surtout 1960 et encore les années 1970, l'archéologie vivait en fonction d'expressions nationales. Chaque État-Nation a son Histoire, donc son archéologie, son passé. D'où, par dérive, le risque réel de forger, un peu malgré soi, des théories pro-autochtonistes. On pourrait dire aussi, en rejoignant le point précédent évoqué sur le colonialisme, que les tendances à l'autodétermination des peuples jusque-là colonisés entraînent des perspectives intellectuelles indigénistes. Un cas formidable c'est l'Afrique, continent colonisé par des tas de nations à plusieurs reprises, dont la nôtre, et les peuples qui arrivent à l'indépendance, à l'autodétermination, ont tendance à reconstruire leur propre Histoire, à partir d'un tréfonds personnel et rejettent tout ce qui vient de l'extérieur.

Pour l'Afrique, les travaux de Cheikh Anta Diop ont valorisé les primautés africaines à une époque où ces peuples avaient besoin de se recréer une Histoire qui ne soit pas liée à l'histoire coloniale. Il y a tout un système qui fait que, petit à petit, on se dégageait de tout ce qui était externe et on focalisait essentiellement les regards sur l'évolution personnelle des nations. Une vision européenne d'ensemble était rare : même le livre de Bailloud, qui est un peu plus ancien puisqu'il date des années 1950, au fond c'est seulement l'Europe occidentale. Il n'y a que Childe qui, bien avant les autres, avait eu une vision plus générale. À cette époque-là donc, le context était assez favorable aux thèses autochtonistes.

## **Origines vues par les auteurs antiques**

Autre question importante -que je n'aurais pas le temps de développer : le concept de néolithisation n'est pas séparable de celui de domestication. Autrement dit, on se trouve là dans un domaine qui n'est plus strictement le domaine de l'archéologie, mais qui est aussi le domaine de la botanique, de la zoologie, de l'anthropologie, de la sociologie, etc. Si on veut se transformer en historiographe du Néolithique, il faut aussi constater que pour pouvoir discuter, échaffauder des idées importantes et à une échelle assez large, il faut au moins

disposer d'une masse critique de documents sinon on est dans la rêverie. Depuis longtemps on s'interroge, il ne faut pas croire que c'est avec l'archéologie qu'ont débuté les réflexions sur le Néolithique. Même avant qu'on ne connaisse et définisse le Néolithique, les auteurs antiques, par exemple, ont réfléchi sur l'évolution de l'Homme et sur ce que nous, après, avons appelé le Néolithique, comme le montrent bien deux ou trois exemples connus, assez classiques. Ainsi en est-il de Lucrèce (98-55 avant J.C.), qui voit l'évolution générale du point de vue purement technique. C'est quand même un précurseur, car Adrien de Mortillet, Oscar Montelius ont fait un peu la même chose, même si c'était beaucoup plus sommaire dans l'Antiquité. Lucrèce disait : « Il y a une sorte d'évolution technique avec une sorte de barbarie primitive, puis une période où on commence à connaître le métal ». Donc une évolution basée sur les techniques, évolution que va reprendre Christian Jürgensen Thomsen ensuite, au début du XIXe siècle lorsqu'il dira, en classant les objets des musées danois, qu'il y a un âge de la Pierre, puis un âge du Bronze, puis un âge du Fer. De manière plus sophistiquée, c'est ce que feront Mortillet pour les outils de pierre ou Montelius pour les outils en métal. À la même époque que Lucrèce, Varron, un agronome, développe lui aussi une vision évolutionniste de l'histoire de l'Homme: d'après lui, il y a un âge primitif ou naturel au cours duquel l'Homme vit sur la nature, puis il y a ensuite un âge pastoral, et puis il y a un âge agricole. Alors le premier âge c'est évidemment, grosso modo, notre Paléolithique, celui des chasseurs-cueilleurs, le deuxième et le troisième peuvent correspondre au Néolithique et aux Ages des Métaux. Il y a là une idée intéressante qui va durer longtemps, c'est qu'il considère que l'élevage précède l'agriculture, c'est qu'il y a un âge pastoral qui est antérieur à l'âge agricole. Pourquoi ? Parce que lorsqu'on passe de la chasse à l'élevage, on reste dans le domaine animal si vous voulez, et puis l'agriculture vient après. Ça s'est révélé totalement faux par la suite, parce qu'il y a des cultures agricoles qui ont l'élevage ou il y a des cultures qui sont agricoles et qui ne donnent pas lieu à l'élevage, mais l'élevage vient toujours en position secondaire. Une autre idée intéressante chez Varron: il considère que les premiers animaux domestiqués ont probablement été les moutons. Il dit ceci: "*Du fait de leur utilité et de leur docilité, les moutons, parce qu'ils ont une nature tranquille et adaptée à la vie des Hommes à produire du lait et du fromage, à fournir des vêtements et des peaux pour le corps ...*", ont été parmi les premiers animaux domestiqués. D'un point de vue historiographie, c'est pas inintéressant. On en est revenu parce qu'aujourd'hui, on s'est rendu compte que la domestication porte à peu près sur toutes les espèces à viande dès le début, c'est-à-dire mouton, chèvre, bœuf, porc.

Si vous lisez le livre de Daniel Helmer sur la domestication des animaux, vous verrez que les moutons sont toujours considérés, jusque dans les années 1970-1980, comme la première espèce domestiquée -chien excepté bien entendu. Autre homme de l'Antiquité, Diodore de Sicile (Ier siècle avant J.C.), qui décrit la vie de "*ces Hommes primitifs qui devaient mener une vie sauvage, se disperser dans les champs, cueillir des herbes et des fruits des arbres, qui naissent sans culture*", donc allusion à un stade très ancien où l'Homme a été un collecteur. Ensuite un autre stade suivra, marqué par des découvertes techniques et l'invention des arts. On est donc ainsi dans une vision évolutive de l'histoire de l'Homme, à peine différente de celle de Varron. Il existe une autre conception qui n'est plus ni technique, ni économique, mais beaucoup plus philosophique, qui est plus ancienne d'ailleurs, qu'on peut trouver déjà chez Hésiode, au VIIIe siècle avant notre ère. Hésiode distingue un âge d'or où les Hommes vivent en compagnie des dieux, un âge d'Argent ensuite dont les sujets sont déjà moins doués et moins pieux, un âge du Bronze aux Hommes violents, enfin l'humanité contemporaine de l'auteur, avec tous ses défauts. Nous avons donc là la vision plus philosophique et plus religieuse, non plus celle d'une ascension mais plutôt celle d'une chute, tandis que les visions précédentes défendaient une évolution positive : au fond la notion de progrès.

## **De Bernard de Montfaucon à Prosper Mérimée**

On va passer assez rapidement sur certains points historiques avant d'en arriver à des personnages qui nous intéressent plus précisément : Childe, Émile Cartailhac, parce qu'il est toulousain et parce que il a parlé du Néolithique, et Joseph Déchelette. Mais avant, il faut montrer qu'entre ces gens de l'Antiquité et ces personnages du XIXe siècle et du début du XXe siècle, l'esprit humain a cogité sur ce qui est devenu par la suite le Néolithique.

Évidemment, tout au long de l'Antiquité et du Moyen Age jusqu'au début de l'âge moderne, on n'a pas de base chronologique, ce qui gêne beaucoup le développement du concept de préhistoire. On ramasse beaucoup de choses, notamment des haches polies : Cartailhac a fait beaucoup de travaux là-dessus, sur ces fameuses haches polies qu'on appelait « céraunies », que l'on croyait être des pierres de foudre qui pouvaient porter bonheur. Les haches polies néolithiques étaient considérées comme des projections de l'orage. On ramasse des lames d'herminettes en définitive depuis l'Antiquité, mais on n'arrive pas à concevoir la Préhistoire en général, Paléolithique inclus. On n'arrive pas à concevoir une période qui soit antérieure



aux temps historiques, antérieure en fait à la Création, considérée dans la tradition chrétienne comme quelque chose de très récent. Il y a quand même des curieux qui fouillent, il y a l'époque des cabinets de curiosité, qui durent jusqu'au XVIIIe et au-delà. Il y a aussi des choses intéressantes, comme la fouille du dolmen de Cocherel, en Normandie, en 1685, publiée par Bernard de Montfaucon [[diapositive 10](#)]. Il y a des fouilles qui se déroulent aussi à Stonehenge [[diapositive 11](#)], site pour lequel on a des représentations déjà dès le XVIe siècle (1574 et 1575), toujours un peu fantaisistes bien entendu [[diapositives 12 et 13](#)].

Passons rapidement sur les encyclopédistes, sur Condorcet, Montesquieu, Turgot, Voltaire..., qui évoquent déjà une trajectoire évolutive de l'Humanité depuis les stades obscurs mais qu'on ne sait pas chiffrer chronologiquement.

Arrivons à la transition du XVIIIe siècle au XIXe siècle, avec un manuscrit de Pierre Legrand d'Aussy, qui écrit un petit fascicule sur les anciennes sépultures nationales. La notion de "gaulois" existait déjà un peu, mais au-delà c'était le flou le plus total. Sa démarche est très intéressante: *"Dans un sujet totalement neuf, et dont par conséquent le vocabulaire n'existe pas encore, je suis forcé de m'en faire un [il essaie de classer les sépultures qu'il considère comme néolithiques et plus récentes] et quoique par mon droit, je fusse autorisé à créer des mots, je préfère néanmoins adopter ce que je trouve existant, surtout quand il me donne comme le bas-breton l'espoir de représenter les anciennes dénominations gauloises"*. Et l'auteur de justifier ainsi l'usage du mot "menhir" et du mot "dolmen" (qu'il écrivait d'ailleurs "dolmin" avec un i).

La classification de Legrand d'Aussy est déjà intéressante, parce qu'elle comporte successivement, depuis les plus anciens jusqu'aux plus récents : des caveaux composés de pierres brutes (ce sont nos dolmens actuels), remontant à une époque où les Gaulois -ces préhistoriques, on les appelait les Gaulois- ne connaissaient pas encore de métaux mais utilisaient des haches de cailloux. Ensuite, des buttes tumulaires de terre rapportée (tumulus mégalithiques ou sub-mégalithiques), ça peut être des tumulus mégalithiques ou sub-mégalithiques, ensuite des collines sépulcrales avec du mobilier de cuivre et enfin, des sépultures avec des objets de fer. Donc on a déjà, autour de 1800, une classification qui n'est pas mal du tout et qui établit une chronologie relative derrière laquelle se profile déjà une idée de la durée nécessitée par cette évolution. Je cite *"Si du temps où il n'y avait que des tombeaux en pierre brute dans lesquels ils déposaient des haches de cailloux, nous descendons par la pensée aux temps dont je viens de tracer l'esquisse, que de milliers d'années ont dû s'écouler"*.

Vous voyez comment cet auteur avait une idée de la durée qui permettait d'échelonner, de classer, ces diverses sépultures. Et Legrand d'Aussy de plaider pour que les dolmens soient considérés tout simplement comme des sépultures et non comme des tables à sacrifices où l'on égorgait certaines victimes... une opinion farfelue très à la mode à cette époque-là où s'est développée une certaine celtomanie qui a d'ailleurs laissé un certain nombre d'écrits.

Passons rapidement les classifications faites par les auteurs scandinaves, ainsi que la genèse de la Préhistoire en France (fouilles de Jouannet, Tournal ...).

Il y a un point cependant sur lequel il faut insister : aux environs de 1830, avec l'arrivée de la Monarchie de juillet, François Guizot s'intéresse à la politique patrimoniale, pas simplement aux monuments préhistoriques, mais aussi et surtout aux châteaux-forts, aux abbayes, au patrimoine bâti, le patrimoine architectural. Il a créé le premier poste d'inspecteur des monuments historiques qu'il a confié à Prosper Mérimée, qui l'a occupé entre 1834 et 1870 et a réalisé sur le territoire français une série de missions qui ont intéressé notamment des sites néolithiques. D'ailleurs, il a contribué à extirper les superstitions ou les légendes celtiques ou autres, qui infestaient en quelque sorte ces monuments. C'est lui qui a attiré l'attention sur l'art du dolmen de Gavrinis, sur la Table des marchands de Locmariaquer, sur les alignements de Carnac. Il a visité les premières statues-menhirs découvertes à ce moment-là en Corse et, surtout, il a visité les Hypogées d'Arles, et notamment la plus grande, celle qu'on appelle la grotte des Fées ou Épée de Roland qui se trouve sur la montagne des Cordes et qui était expliquée à l'époque comme un repaire de Sarrasins.

## **Archéologues et anthropologues évolutionnistes du XIXe siècle**

Parmi les élèves de Thomsen qui ont contribué à construire les chronologies, citons quand même Jens Jacob Asmussen Worsaae, avec son ouvrage *Antiquités du Danemark*, ou encore Nielsen, qui adopte le système des trois âges de Worsaae. Nielsen, c'est un peu l'inventeur de la tracéologie : il a été en effet l'un des premiers à s'intéresser à l'étude des traces laissées sur les outils par les fonctions que ces outils avaient été amenés à réaliser. En 1838, dans *Les habitants primitifs de la Scandinavie*, il donne une définition qui est intéressante parce qu'elle va ensuite influencer Lewis H. Morgan et Childe. Il donne une définition de l'évolution de l'Homme en quatre stades : la sauvagerie, le nomadisme pastoral, l'agriculture stabilisée et, enfin, la civilisation, c'est-à-dire l'époque où on connaît l'écriture. Classification qui allait

faire fortune car elle va être reprise par Edward Burnett Tylor (1832-1917), le grand anthropologue d'Oxford, qui la reprend dans son ouvrage de 1881 *Anthropology: an introduction to the study of man and civilization*, mais surtout par Morgan dans son ouvrage *Ancient society*, paru en 1877. Quelques points de repère : en 1846, on commence à fouiller le site éponyme de Hallstatt, ce n'est pas du Néolithique mais du premier Age du Fer, en Autriche, mais c'est un point de repère important. C'est aussi l'époque, en 1854, où on commence à fouiller, à essayer de comprendre, ce qu'étaient les fameuses cités lacustres, les sites que l'on observe en bordure des lacs des Alpes et du Jura : en 1854, le niveau du lac de Zurich a baissé de façon anormale et on a vu apparaître de nombreux pieux qui correspondaient évidemment aux anciens habitats palafittiques. Un archéologue de l'époque, Ferdinand Keller, a identifié ces pieux comme des supports de plateformes de maisons, que l'on pensait alors systématiquement établies sur l'eau. Il y a eu beaucoup de polémiques autour de ça, alors qu'aujourd'hui on sait que la plupart d'entre elles étaient établies en bordure de lac, mais surélevées. Et d'ailleurs, dès cette époque, ce que l'on appelait les cités lacustres sont devenues certainement les sites néolithiques, si on laisse de côté les sépultures, les mieux connus pratiquement de toute l'Europe occidentale. En 1875, on connaissait déjà plus de 200 palafittes identifiées : malheureusement, elles ont donné lieu de suite à de multiples fouilles désordonnées, ce qu'on appelait "la pêche aux antiquités", les gens allaient dans les lacs pour pêcher des antiquités et tout ça circulait, parfois dans les musées mais souvent entre particuliers, hélas. De sorte que, petit à petit, se met en place une forme de typologie.

Il faut ici citer John Lubbock. C'est lui qui a inventé le terme de "Néolithique", puisqu'il a fait une classification dans son livre *Prehistoric Times* (1865) et qu'il a montré qu'il y avait un âge de la pierre taillée et un âge de la pierre polie. Ça nous fait un peu sourire aujourd'hui, mais vous allez voir que ce concept de pierre polie a eu une certaine durée.

Ensuite, il y a des gens qui s'intéressent plutôt à l'Age du bronze, comme John Evans qui, lui, a parcouru pratiquement toute l'Europe et a amassé des tas d'objets et constitué une collection de bronzes européens.

Évidemment, Mortillet a surtout été paléolithicien mais c'est lui qui a créé le terme de Robenhausien -terme qui renvoie à un site néolithique lacustre suisse dont le nom fut utilisé, de manière générique, pour évoquer le Néolithique, alors conçu comme un tout. De sorte que lorsqu'en 1859 Charles Darwin publie *L'origine des espèces* et affirme en 1871 -dans *L'Origine*

*de l'Homme*- que sa théorie de l'évolution vaut aussi pour les êtres humains, il n'est pas tellement en avance dans la discipline archéologique car géologues et préhistoriens sont bien convaincus que l'Homme a déjà une longue histoire.

Un autre personnage déjà brièvement cité mérite le détour, c'est un anthropologue qui a eu une forte influence, notamment dans le monde anglo-saxon, sur les préhistoriens et en particulier sur les néolithiciens. Il s'agit de Lewis Morgan, un juriste américain qui avait plaidé pour défendre dans certaines situations les Iroquois qui se faisaient déposséder par les Blancs. Il s'est intéressé à cette culture et puis, progressivement, il a élargi son intérêt à une échelle mondiale et a donné une sorte de trajectoire de l'Humanité, qui était celle de la plupart des auteurs de la fin du XIXe siècle, c'est-à-dire des évolutionnistes, pour qui l'histoire de l'Humanité était une longue évolution qui conduisait d'un état naturel vers un état de plus en plus culturel ou évolué. Ça a été très contesté par la suite mais enfin, ce qui est intéressant, c'est sa classification. C'est souvent spéculatif, mais d'un point de vue historiographique c'est intéressant. Pour lui, les temps paléolithiques correspondaient à ce qu'il appelait la Sauvagerie, ce qui correspond au Néolithique, c'était la Barbarie et puis ensuite venait la Civilisation, c'est-à-dire le monde contemporain à partir de l'Antiquité. Alors, dans le Paléolithique il y a, en gros, le stade inférieur de l'état sauvage (un peu comme si c'était le Paléolithique ancien), c'est le stade de la cueillette. Cela bien sûr peut être contesté car il y a déjà de la chasse, du charognage. Le stade moyen de la sauvagerie, c'est la pêche, et le stade final, c'est la chasse. Ensuite, la Barbarie : au début, au stade inférieur, la céramique apparaît puis l'agriculture, au stade moyen il y a l'élevage et l'irrigation, et au stade supérieur, on commence à connaître les premiers métaux. Et après arrive la Civilisation, c'est-à-dire l'alphabet phonétique, la production d'œuvres littéraires, c'est à dire le début de l'Histoire. Il y a une vision évolutive du développement matériel et social, inspirée par la notion de progrès technique.

En fait ce qui intéressait Morgan, c'était l'organisation sociale, comment l'Homme avait vécu depuis ses débuts. Évidemment, c'était accompagné de l'évolution matérielle, les deux choses sont forcément liées, mais ce qui l'intéressait c'était l'organisation sociale, l'idée de gouvernement, les formes de la famille, les notions de propriété et d'héritage en fonction de la parenté, c'est-à-dire des thèmes forts encore aujourd'hui de l'anthropologie culturelle. Cette vision évolutive a eu beaucoup d'influence sur les marxistes : Morgan est mort en 1881 et en 1884 Friedrich Engels, qui a inspiré Karl Marx, a écrit son livre *L'origine de la famille, de la*

*propriété et de l'État*, livre dans lequel il reprend carrément la classification, la vision évolutionniste de Morgan. Morgan a été très critiqué, de son vivant et après sa mort. En effet, l'orthodoxie à l'époque c'était de dire que l'Homme avait connu dès ses origines la famille monogamique (un homme, une femme, des enfants). Or Morgan disait qu'au début il n'y avait pas de mariage, mais une sorte de mariage libre et que tout le monde copulait avec tout le monde, alors évidemment, il a horrifié ses contemporains ou post-contemporains. Et comme il a été en quelque sorte récupéré par les marxistes, il a été taxé de marxiste lui-même, donc pendant longtemps, il a été mis au ban par certains anthropologues. Mais ce qui nous intéresse nous, c'est de voir en quoi il a pu influencer certains préhistoriens, et en particulier Childe.

## **Une histoire des peuples**

Ce qui est intéressant aussi, déjà latent dans la deuxième moitié du XIXe siècle, c'est que si l'on met le Néolithique dans la Préhistoire, qu'on le considère comme un tout, il y a une sorte de rupture qui se produit entre les recherches paléolithiques et les recherches néolithiques et plus récentes. Les recherches paléolithiques sont considérées, en ce qu'elles éclairent l'histoire la plus ancienne de l'Homme, comme présentant un intérêt universel : qu'une découverte se passe en Afrique, en Chine ou en Europe, peu importe, elle rentre dans un état de connaissances global qui intéresse l'histoire de l'Humanité, où que l'on se trouve géographiquement. Mais à partir du Néolithique, il y a une espèce de récupération de l'archéologie de cette période et de celles qui la suivent, par l'étude des peuples, l'étude des nations. On ne peut pas sortir une histoire de l'archéologie d'une histoire plus globale. Au XIXe siècle se constitue, en particulier en Italie, en Allemagne, etc., certaines unités nationales, et donc le concept d'État-Nation est très fort à ce moment-là. L'histoire de France elle-même est construite, par des gens comme Michelet par exemple, autour de ce thème de l'État-Nation, entité qui a un passé qu'il faut glorifier. De sorte que l'archéologie du Néolithique et des temps qui suivent, c'est-à-dire l'archéologie des populations qui sont désormais des populations sédentaires, est récupérée idéologiquement par les gens qui, dans chaque pays, en font l'histoire. De sorte que la focale du Néolithique et des périodes qui suivent, est en quelque sorte orientée à l'intérieur des frontières d'un pays, et pas dans une vision globale comme l'étaient et le sont restées souvent les études paléolithiques. C'est l'époque où se développe rapidement la notion de groupes ethniques et de cultures variant dans le temps et dans l'espace, pouvant à l'occasion se déplacer et enrichir un groupe voisin.

Mais ces cultures se confondent souvent avec l'histoire des peuples, et cette notion est appelée à conforter une certaine vision de l'histoire des nations, comme le disait déjà Jens Jacob Worsaae, en 1849: *"Une nation qui se respecte et qui est jalouse de son indépendance ne peut se satisfaire de la seule considération de sa situation présente. Elle doit aussi accorder son attention aux temps passés, connaître ses origines, quelle dût être sa place dans le monde des nations, si elle est autochtone ou venue du dehors, quel a été son destin, par quels moyens elle est parvenue à son caractère et sa condition actuelle"*. La Préhistoire récente est donc questionnée pour écrire la plus ancienne histoire des nations. Il y a eu des théoriciens là-dessus, et celui dont il faut retenir le nom, c'est Gustave Kossinna [[diapositive 14](#)], un allemand (1858-1931), qui a fondé autour de lui l'école qu'on appelait "l'École de Berlin" ([diapositive 19](#)). Kossinna a développé un concept qui est encore opératoire aujourd'hui, qu'on utilise encore, celui de "culture archéologique". Qu'est-ce qu'on appelle une "culture archéologique"? Au fond, c'est un agrégat de marqueurs culturels spécifiques. Jusqu'à présent, l'histoire de la Préhistoire s'était faite autour de la notion très large d'évolution technique, mais là, on en arrive réellement à la notion de culture, et on entre alors dans l'ère du culturalisme qui va durer très longtemps en archéologie, et qui d'une certaine façon dure toujours puisque, aujourd'hui encore, en archéologie préhistorique, nous définissons des "cultures".

La multiplication des recherches et la masse des matériaux accumulés depuis un bon demi-siècle permettent alors d'aller plus loin dans la reconnaissance de spécificités régionales, voire nationales ou internationales. Un bon exemple en est fourni par les fameux Campaniforme [[diapositive 15](#)], avec ses vases campaniformes (en forme de cloche) ou caliciformes (en forme de calice, qu'on appelait à l'époque les coupes à boire). En 1901, Lord Abercromby, un des premiers grands archéologues britanniques, appelait ces vases "Bell-Beaker" pour calquer le terme anglais sur le vocabulaire allemand qui les désignait sous le nom de "Becher" et le vocabulaire français qui les désignait déjà comme caliciformes ou campaniformes, ce dernier terme emprunté aux Espagnols. Rapidement, quand on a eu identifié ces vases et qu'on a vu qu'ils s'étaient sur de grandes régions en Europe, on s'est aperçu que ces récipients étaient souvent associés à des poignards de cuivre, à des brassards d'archer, à des parures en or, etc., à ce moment-là on a pensé que ces gens-là correspondaient à un véritable peuple. Donc, vous voyez, l'équation qui s'est formée à cette époque-là (qui a bien évidemment été dénoncée par la suite), disait tel style céramique = un peuple = une culture, et ces notions vont évidemment

durer pendant longtemps en Préhistoire.

Cette assimilation des cultures préhistoriques à des peuples a pu entraîner des dérapages. Le cas le plus tragique, c'est le fait que les idées de Kossinna lui-même ont été récupérées par l'idéologie nazie. Une partie de l'idéologie nazie s'est appuyée sur l'idée que, à certaines époques du Néolithique ou de la Protohistoire, certaines cultures, qui avaient leur noyau essentiel dans l'Allemagne actuelle, avaient pu connaître des sortes de diffusion plus ou moins fortes dans deux directions, à l'Est comme à l'Ouest, en Europe. L'idéologie nazie s'est appuyée là-dessus pour dire "Notre histoire montre bien que, dès les origines, les peuples germaniques occupaient un espace européen très vaste, donc nous ne faisons que retrouver quelque chose qui a déjà existé dans le courant de la plus lointaine histoire du continent".

## **Occidentalistes versus orientalistes**

C'est à ce moment-là que va survenir un débat auquel il a déjà été fait allusion tout à l'heure - on est toujours dans la seconde moitié du XIXe siècle, et qui va un peu se prolonger sur le début du XXe siècle- ce sont les oppositions entre occidentalistes et orientalistes. Oscar Montelius, ce chercheur qui s'est beaucoup intéressé à l'âge du Bronze scandinave mais aussi à l'âge du Bronze européen, a publié un ouvrage dans lequel il défendait la transformation progressive de l'Europe à partir d'un foyer qui était le Proche-Orient. C'est la fameuse formule "*Ex Oriente lux*". [...]

Il y a en Europe, vers la fin du XIXe siècle, une sorte de ferveur en faveur du Proche-Orient. En France, la deuxième moitié du XIXe siècle est celle où commencent à se développer les grandes écoles françaises à l'étranger, où le regard porté sur l'Orient est dès lors fortement lié aux grandes découvertes archéologiques qui se déroulent dans ces régions. Très symptomatique est, par exemple, le rôle d'un Français comme Auguste Mariette, qui va fouiller en Egypte, envoyé par le Louvre en 1850, devient le chef du premier service des antiquités égyptiennes. À noter également, les travaux de Sir Flinders Petrie sur le Prédynastique et la classification des céramiques égyptiennes, ou le développement, qui a déjà commencé auparavant, des études mésopotamiennes tout au long du XIXe siècle. N'oublions pas non plus la reconnaissance, qui date de cette époque-là, par Heinrich Schliemann qui fouille à Mycènes, à Tirynthe, à Troie, du Bronze ancien égéen et anatolien.

Évidemment, toutes ces découvertes sont largement diffusées en Europe par les journaux de l'époque, et le public cultivé est soulevé par ces très belles découvertes. Les Anglais commencent à fouiller en Crète, et Sir Arthur Evans (à ne pas confondre avec John Evans déjà évoqué, ni avec le John Evans qui, dans les années 1950-1960, sera professeur à Londres) commence à fouiller et à révéler la civilisation minoenne, la civilisation crétoise.

Vous avez tout un contexte qui fait qu'il y a un éblouissement qui se produit en Europe, autour de ces cultures-là. Cela conforte les gens qui pensent que la civilisation européenne, et d'abord la civilisation néolithique, est issue d'une certaine façon d'influences venues depuis l'Orient, depuis la Méditerranée orientale. Mais il y a ceux qui résistent. L'un n'est autre que Salomon Reinach. Il a publié dans *l'Anthropologie* des articles repris ensuite dans un ouvrage, *Le mirage oriental*, qui défendait bec et ongles l'idée que l'Occident n'avait pas eu besoin de l'Orient pour se développer progressivement, et qu'au fond l'Occident ne devait rien à l'Orient. Il dénonçait les exagérations auxquelles donnaient lieu les soi-disant influences venues de l'Est, et il défendait par exemple l'origine autochtone de la civilisation, telles que l'ont révélée les fouilles de Schliemann. Il y a quand même un avatar de cette situation, de ces guerres, entre orientalistes et occidentalistes qu'il faut que vous connaissiez, même si ça présente un caractère tout à fait anecdotique : la fameuse affaire de Glozel.

Je reviens un peu en arrière.

Sur cette photographie [[diapositive 16](#)], on voit Schliemann et, à côté de lui, son épouse, qui était grecque. Quand il a fouillé à Troie, dans ce qu'il désignait comme la deuxième ville de Troie, il a découvert ce qu'il appelait un trésor, des tas d'objets de luxe, des bijoux, des haches. Il pensait avoir découvert des objets qui provenaient du sac de Troie, contemporain de la fameuse guerre de Troie, mythique bien entendu, de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*. En fait, il s'était complètement trompé chronologiquement car ce dépôt date de la deuxième ville de Troie qui en réalité remonte, en gros, à 2500 avant notre ère : il a commis un gros anachronisme. Sur la photo vous pouvez voir son épouse qu'il a parée de tous les bijoux. Il l'a regardé et il a dit : "Hélène !", il croyait voir l'Hélène de la légende, la femme de Ménélas, qui avait été enlevée par les Troyens, ce qui avait déclenché la guerre de Troie. Refermons cette parenthèse en évoquant le livre écrit par Olga Polychronopoulou, dont on ne peut que conseiller la lecture et qui s'appelle *Archéologues sur les pas d'Homère*, dans lequel elle dit :



« Si vous, archéologues, vous trouvez un site en Grèce qui n'a pas d'histoire, vous aurez du mal à obtenir des crédits pour le fouiller mais si vous trouvez un site qui peut se raccrocher à la guerre de Troie, à *L'Iliade* et *L'Odyssée*, donc à des choses complètement mythiques, là vous aurez des chances d'obtenir des crédits ». Parce que la séparation entre l'archéologie scientifique et le mythe pèse encore lourd, même inconsciemment, chez certains décideurs. Vous voyez ici Mycènes avec le cercle A de Mycènes [diapositive 17], dans lequel il y avait les fameuses tombes de ces "rois" mycéniens, qui n'étaient probablement pas des rois d'ailleurs parce que, pour qu'il y ait un roi, il faut une structure verticale avec le palais et cela, ça ne viendra qu'après. Il s'agit en quelque sorte d'une zone de tombes de personnages peut-être importants mais qui n'étaient pas des rois, qu'on peut dater vers 1600 avant notre ère. Ce cercle A avec ses sépultures a ensuite été enfermé secondairement dans l'enceinte qui englobait la ville avec le palais, c'est-à-dire au cours d'une étape plus récente. Donc ce qu'avait fouillé Schliemann [diapositive 18], c'est quelque chose qui était plus ancien, avec toutes ces épées extraordinaires qu'on peut voir au musée d'Athènes [diapositive 19], avec ce qu'il appelait les masques des rois, notamment le plus grand : il croyait avoir trouvé Agamemnon. Il cherchait évidemment les rois grecs et il croyait avoir trouvé Agamemnon [diapositive 20]. Schliemann avait lu *L'Iliade* et *L'Odyssée* et il voulait retrouver les lieux de *L'Iliade* et *L'Odyssée* en fouillant ces villes mythiques. Là on est en Crète [diapositive 21], à Knossos et les fouilles d'Arthur Evans.

Et j'en arrive à l'affaire Glozel, c'est à dire ces débats qui opposaient les occidentalistes et les orientalistes.

## **L'affaire Glozel**

Dans le courant des années 20, en 1924, dans l'Allier, à Ferrières-sur-Sichon, un jeune paysan de 17 ans, Émile Fradin, cultive son champ et, en labourant, son attelage s'enfonce dans une espèce de trou, de fosse, dont il retire des objets tout à fait bizarres. Il fait ensuite des fouilles avec un docteur de Vichy, le docteur Antonin Morlet. Fait étrange, ces objets se rapportent plus ou moins à toutes les périodes de la Préhistoire : [diapositive 22] il y a des espèces de harpons magdaléniens ou pseudo magdaléniens, des espèces de contours découpés [diapositive 23] mais parfois, sur certains, il y a des écritures, il y a des choses qui ne pouvaient pas marcher ensemble.

Et puis il y a des céramiques [diapositive 24] : celui qui les a façonnées les a modelées en leur

donnant un aspect très primitif, très archaïque, pour montrer qu'elles étaient anciennes. Mais ensuite il leur a donné une décoration, « des yeux » qui n'est pas une décoration des débuts du Néolithique, mais qu'on retrouve aux quatre coins de la Méditerranée, à Los Millares au troisième millénaire, à Troie Hissarlik également au troisième millénaire, et en plus il y a une écriture. Donc en réalité c'est complètement abracadabrante, car cela mobilise sur un même objet trois temps complètement distincts de l'histoire des Hommes, puisque vous avez un récipient qui, par son allure, devrait être très archaïque, donc remonter aux débuts de la fabrication de la céramique, une ornementation qui caractérise plutôt le Bronze ancien en Égée et le Chalcolithique en Occident, et puis une écriture énigmatique.

À côté, il y a les fameuses plaquettes gravées [diapositive 25], qui ne ressemblent à rien, mais qui, pour certains spécialistes de l'époque, pouvaient ressembler à quelque chose. Donc on a comparé leurs écritures aux textes de certaines langues orientales et, plus récemment, on les a analysées par informatique, et on s'est aperçu que ça ne pouvait rimer à rien, en définitive. Donc, il y a un bric-à-brac d'anachronismes, mais ça a entraîné une espèce de guerre intellectuelle entre spécialistes. Tout de suite, la plupart des préhistoriens ont déclaré qu'il s'agissait d'un faux. Parmi ces préhistoriens, il y a avait André Vayson de Pradene (il connaissait les faux, il a fait un livre là-dessus), Denis Peyrony, le fouilleur des Eyzies, Marcelin Boule, le comte Begouën, toulousain. Mais d'autres, et non des moindres, défendaient l'idée que Glazel était authentique. Il y avait évidemment Salomon Reinach car Glazel confirmait ses théories : il disait qu'il y avait eu une écriture née en Occident, donc Glazel était la démonstration que l'Occident n'avait pas eu besoin de l'Orient pour connaître la céramique, l'écriture. Mais il y avait également Arnold Van Gennep, le folkloriste bien connu, certains géologues comme Charles Depéret, Émile Espérandieu, un grand épigraphiste, qui croyaient la découverte authentique. Il y a eu des controverses, des commissions de contrôle. Henri Breuil n'a pas été trop clair là-dessus, car il a raconté que c'était probablement authentique, mais que c'était exotique. Je dirais que, d'un point de vue nationaliste, Glazel ne nous a pas fait beaucoup de réclame, car la revue *Antiquity* a publié plusieurs articles en disant que les Français voulaient à tout prix faire la démonstration que tout était né chez eux, la céramique, l'écriture. Il peut donc y avoir des dérapages en archéologie autour de la question des origines.

Une petite anecdote sur Glazel, plus récente, mérite elle aussi d'être contée. Il y a toujours eu des pro-glazéliens, des gens qui ont toujours cru sincèrement que Glazel était authentique. Il

y a eu à un moment un mouvement qui s'appelait "la Nouvelle droite", qui citait Glozel comme une référence pour montrer que l'Occident ne devait rien à l'Orient. Il faut savoir aussi que le Néolithique vient d'Orient, il est né en des lieux qui sont aujourd'hui la Turquie, la Syrie, le Liban, Israël, la Jordanie, mais faire admettre, idéologiquement, que nous sommes quelque part les descendants d'une culture qui est née au Proche-Orient, dans les pays arabes, certains ne pouvaient, ne peuvent pas l'accepter. Michel Poniowski, un ancien ministre de Valéry Giscard d'Estaing est l'auteur d'un livre qui disait que les racines de l'Occident étaient en Occident, qu'il ne fallait pas les chercher ailleurs. Mais il y a bien sûr eu aussi des gens sincères. Un autre point est intéressant également d'un point de vue historiographique: il y a des gens qui pensent qu'il existe une science officielle, que les chercheurs professionnels peuvent éventuellement représenter, et qu'à côté il y a une science qui se fait en parallèle, par des amateurs, des gens qui sont plus libres, mais que la science officielle cadenasse, cantonne, empêche de s'exprimer. Donc vous avez des gens qui ont toujours pensé que Glozel était authentique et que c'était la science officielle qui avait mis de côté cette découverte, parce que le découvreur était un pauvre petit paysan du coin et que le docteur Morlet, médecin de Vichy, n'avait jamais percé en archéologie. En 1983, après que la gauche soit passée, les proglozétiens sont allés voir Jack Lang, alors ministre de la culture, en lui disant: « La science officielle a étouffé l'affaire Glozel, il faut que la gauche, qui aime la culture, fasse renaître l'affaire et qu'on certifie définitivement que cette histoire est vraie ». Et on m'a demandé [à J. Guilaine] de diriger une équipe de fouilles à Glozel : il a constitué une équipe au-dessus de tout soupçon, avec Pierre Pétrequin, Jean-Pierre Daugas, Jean-Philippe Rigaud et d'autres, et ils ont fait des fouilles de contrôle à Glozel. Ils n'ont rien trouvé, mis à part deux tessons de céramique collés l'un à l'autre, collés récemment bien entendu, ce qui prouve qu'il y a des manipulations diverses. On a quand même refait des datations, parce que ces fameuses plaquettes écrites, qui avaient été datées par thermoluminescence, avaient donné des dates au départ assez anciennes et un chercheur danois [Vagn Mejdhal] avait dit alors que les officiels avaient pu se tromper. Donc on a fait refaire des datations là-dessus et on a trouvé des choses abracadabrantes, qui allaient du IIe siècle avant notre ère au XXe siècle de notre ère, d'où évidemment suspicion générale sur ces objets. On a quand même fait classer la collection en 1984, car même s'il s'agit de faux, ils ont une valeur historiographique importante.

Une autre anecdote à propos de Fradin, qui vient de mourir à l'âge de 103 ans. Quand il a eu 100 ans, le sous-préfet de Vichy m'a écrit [à J. Guilaine] en lui disant : "*Je sais que vous avez dirigé des fouilles de contrôle, mais maintenant Mr Fradin est centenaire, tout ça s'est calmé, est-ce que vous accepteriez de venir pour fêter ses cent ans ?*" Je n'ai [J. Jean Guilaine] évidemment pas voulu y aller et, à la question posée par le sous-préfet à propos de l'authenticité de Glozel, je [Jean Guilaine] lui ai répondu que c'était un faux grossier. Fradin est décédé et Glozel est passé aux oubliettes, mais il ne faut pas oublier que cela a été à un moment une affaire d'État, parce qu'on a mis Fradin en prison, que celui-ci a porté plainte contre la Société préhistorique française [SPF] qui, malgré un très bon avocat, maître Maurice Garçon, a perdu le procès. Vous voyez jusqu'où ont pu mener les débats entre occidentalistes et orientalistes.

## **La synthèse éclairante d'Émile Cartailhac**

Revenons à Cartailhac [[diapositive 26](#)]. Je vous en parle d'abord parce qu'il a écrit un ouvrage qui s'appelle *La France préhistorique d'après les sépultures et les monuments*, publié chez Alcan en 1889 et qui donne, pour cette époque-là, un état des connaissances sur l'ensemble de la Préhistoire, notamment sur le Néolithique. En effet, la documentation dont on dispose à ce moment-là, vers la fin du XIXe siècle, est déjà intéressante, importante. En fait Cartailhac s'appuie très peu sur les habitats, car le manque de fouilles d'habitats néolithiques en France est une maladie, si l'on peut dire, qui n'a commencé à être résorbée que durant la deuxième moitié du XXe siècle. Pendant très longtemps, on n'a connu le Néolithique en France quasiment qu'à partir de la fouille des sépultures, c'est-à-dire les dolmens, les hypogées et les grottes sépulcrales, des grottes naturelles. Lorsque Cartailhac écrit, on ne connaît pas bien le Mésolithique, la période intermédiaire entre les temps du Paléolithique et le Néolithique, et donc il y a toujours l'idée à ce moment -là qu'entre les civilisations de chasseurs et les civilisations d'agriculteurs, il y a une rupture, comme le montre bien cette phrase de Cartailhac : "*au point de vue industriel et social, une révolution a coïncidé avec cette transformation de la faune ; l'art, l'outillage, l'Age du renne sont tombés dans l'oubli, des formes nouvelles ont fait leur apparition, on a la hache en pierre polie, on fabrique des vases en terre, on construit des monuments, on pratique l'agriculture. C'est une civilisation nouvelle, inattendue*". Au passage, on peut observer que le terme "révolution néolithique", généralement attribué à Childe, avait en fait été employé par Cartailhac bien avant lui. D'autres passages sont tout aussi

intéressants : *"Le Néolithique succède au Paléolithique, soit, mais ce Néolithique offre des différences bien grandes selon les temps et les lieux"*. Il y a donc déjà chez Cartailhac l'idée qu'il n'y a pas une unité du Néolithique, mais qu'il y a au contraire des choses très différentes à travers l'espace. *"La plupart des faits qui le caractérisent ici manquent là. Une moitié de l'Océanie ignorait la céramique, l'Amérique ne connaissait aucun de nos animaux domestiques, et même ceci dans les anciens continents varie selon le sol et les climats. Sans aller si loin, dans notre Europe et même en France, on n'édifie point partout des tombes durables pour les morts. La hache en pierre polie qui a donné son nom à la période ne se montre pas dans les plus anciens gisements et elle reste inconnue dans certaines populations"*. Alors évidemment, il présente un tableau des fouilles réalisées au Danemark dans les amas coquilliers, on commence à connaître un peu le Mésolithique du Portugal, à Muge, ou encore en France même, à La Torche dans le Finistère, mais sa grosse documentation pour les habitats, ce sont les cités lacustres. C'est là qu'il puise ses meilleures références pour tout ce qui touche à l'alimentation carnée, le porc, la chèvre, le mouton, le bœuf, ou végétale, le blé, l'orge, etc. Mais cet ouvrage est surtout intéressant pour les sépultures, car la documentation est beaucoup plus fournie. Il bénéficiait déjà d'une documentation conséquente, par exemple pour les hypogées, que le baron Joseph de Baye avait mis au jour dans la Marne, ou encore celle recueillie dans les hypogées d'Arles par Paul Cazalis de Fondouce. Il disposait ensuite des mégalithes bretons, déjà étudiés par un certain nombre d'amateurs. Il a alors une sorte de débat à propos des tendances universelles du mégalithisme. Ici, l'un des hypogées d'Arles [diapositive 27], peut-être celui de la source Bounias, ces grands tombeaux creusés dans la molasses et couverts de manière mégalithique par de grandes dalles.

Là, c'est une carte délirante [diapositive 28], une sorte de cartographie du mégalithisme mondial -mais où tout est confondu, toutes les époques, partout où il y a de grands tombeaux en pierre- a été réalisée par un auteur qui s'appelait Grafton Elliot Smith. Il avait travaillé en Egypte et était obnubilé par les pyramides et par le prédynastique égyptien. Il pensait que l'Egypte avait été le centre de création mondial du mégalithisme, et à partir de là, vous le voyez, il a mis les flèches un peu dans tous les sens et mis sur la même carte des choses qui sont en fait beaucoup plus anciennes que les pyramides égyptiennes, des choses qui sont contemporaines, et des choses qui sont tout à fait d'époque récente puisque il y a un mégalithisme sub-contemporain dans certaines régions du monde, à Madagascar par exemple, et encore actuellement dans certaines îles des Philippines.

Il y avait à l'époque de Cartailhac un auteur, le baron de Bonstetten, qui pensait que les mégalithes devaient être raccrochés à un peuple spécifique qui s'était promené à travers le monde et qui avait exporté un peu partout l'idée mégalithique. Cartailhac a dit que cela ne tenait pas debout, il était déjà polygéniste, « *Le problème des monuments mégalithiques est exactement celui de cette civilisation avancée qui devint presque universelle et qu'on appelle Néolithique. Est-elle arrivée dans nos pays avec des races ou des populations nouvelles ? S'est-elle répandue par influence de proche en proche ? Nous n'avons aucune réponse à faire à ces questions. La vérité est probablement dispersée dans tous les systèmes et ce qui est vrai pour une contrée est peut-être inexact pour une autre* ». Le travail de Cartailhac, pour cette époque-là, est déjà très pertinent, et d'ailleurs, quand Déchelette publie en 1908 le premier tome de son *Manuel d'archéologie*, consacré à la Préhistoire -ce n'est sans doute pas le meilleur, les tomes sur la Protohistoire, sur l'âge du Bronze et l'âge du Fer sont plus satisfaisants- il emprunte souvent à Cartailhac. En fait, après Cartailhac, c'est Adrien de Mortillet qui a publié un inventaire des mégalithes de la France. Chez Déchelette, il n'y a pas beaucoup de nouveautés.

La prochaine fois, je dirai un mot de Déchelette et je compte vous parler de Childe et surtout de sa vision de la préhistoire et de ceux qui l'ont suivi -le modèle childien s'étant imposé pendant presque un demi-siècle- et comment la France a jugé Childe et comment elle a pu le critiquer.